

## Critiques

Gloria Kearns et Yves Rousseau

---

Volume 7, numéro 4, mai-juillet 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Kearns, G. & Rousseau, Y. (1988). Compte rendu de [Critiques]. *Ciné-Bulles*, 7(4), 46-47.



## The Right Hand Man

35 mm/coul./101 min./fic./  
1986/Australie

**Réal.** : Di Drew  
**Scén.** : Helen Hodgman  
**Image** : Peter James  
**Son** : Syd Butterworth  
**Mus.** : Allan Zavod  
**Int.** : Rupert Everett, Hugo Weaving, Arthur Dignam, Jennifer Claire, Catherine McClements  
**Prod.** : Yarraman Film  
**Dist.** : Groupe Malofilm

## ■ THE RIGHT HAND MAN de Di Drew

Nous sommes dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle alors que l'Australie sert de colonie pénitentiaire à l'Angleterre et que, par ailleurs, un certain nombre de colons choisissent librement de s'y installer. C'est dans le paysage enchanteur de la Nouvelle Galles du Sud que Di Drew campe le récit de son film **The Right Hand Man**, une histoire d'amour et d'amitié où l'harmonie règne entre trois personnes de classes sociales différentes, situation on ne peut plus difficile pour des sujets de Sa Majesté britannique.

Un jeune homme de bonne famille (Rupert Everett) s'éprend de la fille d'un médecin et donne sans réserve son amitié à son palefrenier. On sera heurté très rapidement à l'éternel triangle amoureux, sujet banal par excellence, avec toutefois de légères variations: le handicap et la maladie du riche jeune homme, la passion de la femme pour la recherche médicale, la franchise des personnages à propos de leur relation, et tout cela au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ne l'oublions pas.

Si on ne peut s'empêcher de trouver le propos un peu trop traditionnel, il est impossible de rester indifférent à la beauté des images, aux magnifiques décors et aux splendides costumes d'époque. Une très belle expérience visuelle importée de l'autre bout du monde.

— Gloria Kearns ■

## ■ FRANTIC de Roman Polanski

Un des sens du mot *frantic* est: hors de soi-même. On peut aussi y voir *frénétique*, *frenzy*, Hitchcock n'est pas loin, on l'a souvent dit à propos de ce film qui est pourtant polanskien jusqu'au bout des ongles. Passionné de vérité plus que de vraisemblance, Polanski poursuit sa représentation d'un monde inquiétant, étrange et familier dans lequel l'aventure, si elle est au coin de la rue, prend l'allure d'un cauchemar traumatique.

Harrison Ford y campe un chirurgien américain, un bon gars, époux fidèle et père de famille pour qui un colloque à Paris devient une descente aux enfers. Sa femme est kidnappée par des gangsters internationaux pour une obscure histoire de valises interverties. Ford est un grand acteur, le

long plan où il rassure ses enfants au téléphone pendant que son visage se décompose lentement le prouve. Mais l'intérêt de **Frantic**, qui n'est pas le plus grand film de Polanski tout en étant un des meilleurs *thrillers* de l'année, réside dans l'évolution du héros polanskien face à la sexualité. L'auteur, dont les frasques ont défrayé la chronique, semble vouloir marquer son repentir (ou sa frustration), acculant de plus en plus ses personnages à la chasteté, même si elle reste trouble et un tantinet perverse, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Dans **le Locataire** (même thématique de l'étranger dans un Paris inquiétant et hostile), Polanski s'envoyait en l'air avec Adjani en regardant un film de kung-fu; dans **Tess**, c'était carrément un viol; dans **Pirates**, la *Grenouille* n'a droit qu'à un baiser pour satisfaire ses désirs contrariés par toute la flotte espagnole (Polanski voulait à l'origine jouer le rôle). Cette fois dans **Frantic**, Harrison Ford n'a même plus droit à un *french-kiss* (c'est le cas de le dire) et referme pudiquement la porte lorsque la très jeune, jolie et sensuelle Emmanuelle Seigner change de vêtements. Est-ce l'attitude actuelle de Polanski envers les jeunes femmes?

L'art de Polanski, c'est d'y placer un germe de perversion (la scène du toit, la danse) sans être totalement explicite, comme le faisaient quelques grands cinéastes des années 50 pour contourner la censure. C'est d'ailleurs une impression de classicisme qui émane de **Frantic**, un classicisme non sclérosé, dans la plénitude de la possession des moyens d'écriture. Un modèle du genre.

— Yves Rousseau ■

## ■ TRAINS ÉTROITEMENT SURVEILLÉS, LES MERVEILLEUX HOMMES AVEC LA MANIVELLE et UNE BLONDE ÉMOUSTILLANTE

de Jiri Menzel

Pour plusieurs, **Mon beau village** était le bout visible d'un iceberg prometteur découvert au Festival des films du monde en 1986. Indéniablement, Jiri Menzel apparaissait comme porteur d'une voix, d'un style, d'une vision du monde bien à lui. Dans *Ciné-Bulles* (Volume 6 numéro 4), nous disions tout le bien que nous pensons de lui. Après visionnement de trois autres longs métrages (**Trains étroitement surveillés**, 1966; **les Merveilleux Hommes avec la**

## Frantic

35 mm/coul./120 min./fic./  
1987/États-Unis

**Réal.** : Roman Polanski  
**Scén.** : Roman Polanski et Gérard Brach  
**Image** : Witold Sobocinski  
**Son** : Jean-P. Ruh  
**Mus.** : Ennio Morricone  
**Mont.** : Sam O'Steen  
**Int.** : Harrison Ford, Betty Buckley, Emmanuelle Seigner  
**Prod.** : Mount Company  
**Dist.** : Warner Bros.



manivelle, 1978 et **Une blonde émoustillante**, 1980) notre enthousiasme, loin de fléchir, est propulsé encore plus haut.

Certes, Jiri Menzel fait rire, mais pas à n'importe quel prix. Une amertume flotte souvent et vient frapper les protagonistes sans prévenir, au détour d'un plan, comme pour nous rappeler la valeur des moments heureux. Traiter l'occupation nazie par le biais du comique est en soi un tour de force. C'est encore plus remarquable si le film anticipe une autre occupation, celle des Russes en 1968, comme si l'histoire, par une fatalité presque ironique, retournait les situations comme un gant. Jiri Menzel, en cela continuateur à la fois de Kafka (auteur comique) et de Kundera (son professeur à l'école de cinéma), s'approprie le rouleau compresseur de l'histoire et le resitue au plan des destins individuels. Le héros menzelien, homme ou femme, est un candide attachant, que la force des choses oblige à se départir d'une portion d'innocence, mais qui en garde juste assez pour n'être pas dépersonnalisé. N'est-ce pas ainsi que les Tchèques, petit peuple opiniâtre, s'accrochent à leur identité malgré des voisins aux visées dominatrices qui envoient plus souvent les chars d'assaut que les tracteurs agricoles pour souligner l'amitié entre les peuples. Comment résister à de tels arguments, sinon par l'humour et la dérision. Ainsi, dans **Trains étroitement surveillés**, le grand-père du héros a voulu arrêter les tanks nazis en les hypnotisant...

La vision de plusieurs films de Jiri Menzel réalisés à différentes époques, éclaire le spectateur sur l'évolution de sa mise en scène, qui rareté les gros plans au profit d'une composition basée sur le plan-séquence. Dans **Trains étroitement surveillés**, les gros plans abondent, soulignant un détail (comique, érotique ou dramatique) qui donne la clé de la scène. Le gros plan est sans doute la manière la plus simple, la plus directe d'aborder l'infime, en le magnifiant. On ne peut pas ne pas voir. C'est particulièrement savoureux lorsque le sous-chef de gare se livre à des jeux interdits avec la charmante télégraphiste. Détournement du matériel de l'État (on connaît l'importance du tampon-encreur dans toute bureaucratie) au profit d'une scène archi-érotique où le brave garçon pose littéralement le sceau de son désir sur le corps frémissant de la jeune femme, des mollets jusqu'aux fesses. Elle participe aussi à ce détournement de fonction et de sens en offrant à son tour la preuve du délit (son propre corps)

aux regards minutieux des juges et policiers chargés par sa mère de tirer cette affaire au clair. La mère en est donc réduite à transgresser ses principes, en offrant le derrière de sa fille au regard de tous, pour essayer de sauver la morale! Cette scène est emblématique de Jiri Menzel première manière: elle est fortement découpée entre les plans du visage de plus en plus voluptueux de la fille et la progression des tampons-encreurs le long de ses jambes. Le Jiri Menzel seconde manière, celui de **la Blonde émoustillante** et de **Mon beau village**, tout en restant aussi drôle, érotique et subversif, tourne davantage en plans-séquences où l'infime n'est plus un détail magnifié mais une prolifération d'actions qui s'additionnent à l'intérieur d'un même cadre.

Dans **les Merveilleux Hommes avec la manivelle**, qui porte un regard affectueux sur les pionniers du cinéma tchèque, Jiri Menzel investit son amour du cinéma burlesque des premiers temps, d'ailleurs présent dans ses autres films par l'utilisation de techniques du cinéma muet: effets d'accélééré, fermeture à l'iris, poursuites, allusions à Chaplin dans le dialogue. Élément faible de la mini-rétrospective, ce film manque peut-être de recul ironique face à son sujet ou peut-être son scénario souffre-t-il de l'absence de l'écrivain Hrabal (source privilégiée de Jiri Menzel). Mais la vraie raison semble tenir à la nature du cinéaste: Jiri Menzel est un cinéaste fondamentalement champêtre, parfaitement à l'aise dans les villages où tout le monde se connaît, dans les petites gares où il ne se passe — du moins en apparence — pas grand-chose. Si les hommes à la manivelle ne tournent pas rond, c'est vraisemblablement que l'action y est en grande partie située à Prague, ville peu aimée (voir **Mon beau village**), que Jiri Menzel a de la difficulté à faire exister. La nature même des rapports humains y est différente puisque les villes sont peuplées de gens qui sont étrangers les uns aux autres et qui doivent se rencontrer pour les besoins du scénario tandis que les villageois des autres films se connaissent tous depuis des lustres. Jiri Menzel est un rat des champs, la ville appartient à son hors-champ. Cet écart ne doit pas faire oublier que Jiri Menzel est un cinéaste unique et attachant. Il sait conjuguer l'humour et l'éros, être grivois sans être grossier, mettre en scène des dragueurs sans être racoleur et faire un pied de nez à tous les systèmes en continuant de tourner en Tchécoslovaquie.

— Yves Rousseau ■

## **Trains étroitement surveillés**

35 mm/n. et b./90 min/fiction/1966/Tchécoslovaquie

**Réal.**: Jiri Menzel  
**Scén.**: Bohumil Hrabal et Jiri Menzel d'après le roman de Hrabal  
**Image**: Jaromir Sofr  
**Mus.**: Jiri Sust  
**Mont.**: Jirina Lukesova  
**Int.**: Vaclar Nectar, Jitka Bendova, Jitka Zelenohorska  
**Prod.**: Production du studio de cinéma Barrandov  
**Dist.**: Film 2000

## **Les Merveilleux Hommes avec la manivelle**

35 mm/coul./100 min/fiction/1978/Tchécoslovaquie

**Réal.**: Jiri Menzel  
**Scén.**: Oldrich Vlcek  
**Image**: Jaromir Sofr  
**Mus.**: Jiri Sust  
**Mont.**: Jiri Brosek  
**Int.**: Rudolf Hrusinsky, Vlasta Fabionova, Jiri Menzel  
**Prod.**: Production du studio de cinéma Barrandov  
**Dist.**: Film 2000

## **Une blonde émoustillante**

35mm/coul./98 min/fiction/1980/Tchécoslovaquie

**Réal.**: Jiri Menzel  
**Scén.**: Bohumil Hrabal et Jiri Menzel d'après le roman de Hrabal  
**Image**: Jaromir Sofr  
**Mus.**: Jiri Sust  
**Mont.**: Jiri Brosek  
**Int.**: Jiri Schmitzer, Magda Vasaryova, Jaromir Hanzlik  
**Prod.**: Production du studio de cinéma Barrandov  
**Dist.**: Film 2000